

Emile Meylan-Capt se souvient...

Emile Meylan, habitant de ce village, commente les événements en 1935 :

J'étais à mon établi à 9 heures du matin lorsque j'aperçus un officier monté descendre le chemin et s'acheminer du côté du village. J'allai à sa rencontre et lui expliquai qu'il était sur territoire suisse. Un contingent assez nombreux sortait du bois. Il n'y avait pas de temps à perdre pour procéder au désarmement. Quelques soldats cantonnés au village, un peu affolés par cette brusque apparition, vont au plus pressé, les uns coiffés du képi, les autres du casque à mèche, les bourgeois même prêtent leur concours. Tant bien que mal un poste s'organise et le désarmement commence sans aucune opposition.

Dans cette précipitation, il ne pouvait pas être pris de décision quant aux dispositions qui dépendaient du général en chef, aussi les épées des officiers s'en allaient rejoindre les fusils des soldats.

Un fait caractéristique qui n'a probablement pas son précédent est celui d'une dame tant soit peu hommasse¹ qui, après avoir exigé d'un vieil officier muni de son épée qu'il lui tendit les larmes dans les yeux, étant le souvenir de nombreuses campagnes, lui demandait encore s'il n'avait pas un revolver² !

Dans le même genre, un exemple tout aussi frappant. Un vieux manœuvre peu doué, s'adressant à un autre officier d'un air un peu courroucé s'exprima en patois du pays par ces paroles pleines de sens :

- Fau to fotré bat. Rei dierda³ !

Ces propos sont naturellement plus amusants et ont beaucoup plus de saveur pour moi qui ai connu les personnages en question.

La retraite de l'armée de l'Est commandée par le Général Bourbaki, était la conséquence des manœuvres de l'armée allemande. Celle-ci, en forme de cercle s'étendant depuis les Verrières à Chaux-Neuve, ne laissait d'autre alternative à l'armée française que son entrée en Suisse.

Nous devons remarquer qu'une bonne partie des soldats ayant passé par le chemin des Mines étaient des soldats improvisés par la levée en masse des légions du Rhône et de la Vendée.

Il est surprenant que des hommes si peu aguerris pour une campagne d'hiver aient pu franchir le Risoux par un mètre de neige sans y laisser des malades ou des traînards. La preuve en est là que parti en compagnie de mes deux oncles à 11 heures du soir, nous ne rencontrâmes que quatre francs tireurs en mi-chemin du Poste des Mines, qui nous dirent qu'il était inutile d'aller plus loin, que le reste de l'armée campait sur le Chalet Brûlé sans aucun soldat en péril.

¹ Il s'agissait de Mme Martig, factrice. La légende a fait qu'elle aurait arrêté et désarmé tous les hommes arrivant au Solliat !

² Prononcé revervor.

³ Faut tout foutre bas. Rien garder.

Avouons cependant que dans des cas pareils les douleurs sont atténuées par la crainte du pire, car le lendemain j'allais à la recherche d'un docteur pour soigner un pauvre misérable qui avait un pied gelé.

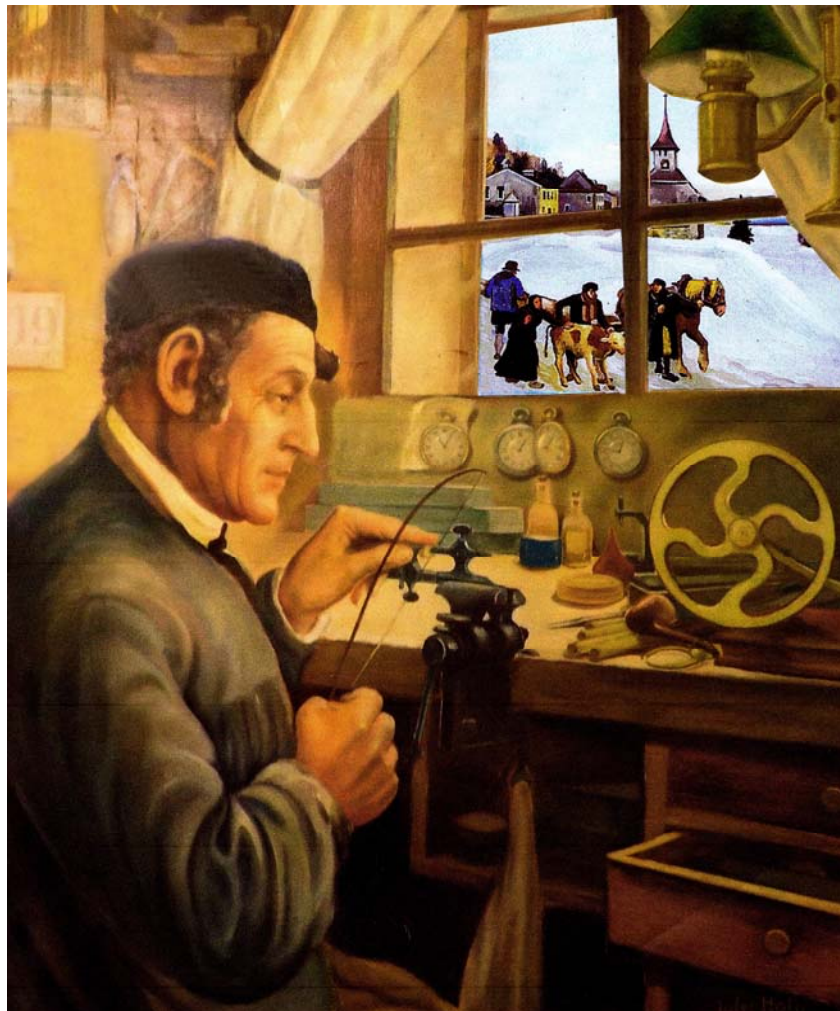
Notons qu'au début de la journée du 1^{er} février, à l'arrivée du gros de l'armée, tout ce qu'il y avait de disponible en vivres dans les maisons du Solliat fut apporté et distribué, voire même le contenu de la chaudière de la laiterie.

Quels sourires et quels remerciements de la part de ces malheureux parmi lesquels se trouvaient de grands messieurs, tel un grand fabricant de soie de Lyon dont je fis la connaissance.

Il faut admettre qu'une armée composée d'éléments pareils était peu à redouter. Bon nombre lançaient leur fusil sur le tas en disant ces mots :

- Il y a longtemps qu'il me pèse !

On ne pouvait établir une comparaison avec nos soldats exercés au maniement d'une arme pendant quelques mois⁴.



Apercevant de l'insolite au travers de la fenêtre, il avait quitté son établi pour aller se rendre compte ce qui se passait sur la place du village.

⁴ Ce texte a toujours figuré dans nos archives sans qu'on n'en sache les origines.



Le désarmement par A. Bachelin.



Le personnage que décrit Emile Meylan-Capt était Mme Martig, factrice, ici devant la cure du Sentier avec son landau ordinaire. On raconte qu'elle fut la première à désarmer les réfugiés de l'armée Bourbaki, ce qui n'est sans doute pas qu'une légende, puisque même des enfants se chargeaient de ce travail ! Dans tous les cas ce n'était pas là cet acte héroïque que l'on signala plus tard. .



La gendarmerie vaudoise aurait aussi été impliquée dans l'accueil des Bourbakis, assurément au niveau des Postes du Risoud. Ces deux représentants ne voient pas d'un très bon œil l'arrivée de ces miséreux, pieds nus dans la neige glacée du Risoud. Bois de Henri Meylan.



Le Solliat allait bientôt retrouver sa tranquillité ordinaire. Il n'empêche que les témoins de cette déroute allaient encore en parler pendant des décennies lors des belles soirées au coin du feu.

